

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

LE MOINEAU COMMUNISTE.



A pauvreté, dans la jeunesse, purifie comme jadis le fer rouge qu'un ange passa sur les lèvres du prophète Isaïe. Elle initie l'âme à la lutte et l'esprit au travail persévérant et à la confiance en soi; elle met l'imagination à l'abri des tentations du luxe et des dangers plus fatals encore que l'oisiveté, cette mère de tous les vices, cette meurtrière de tout ce que le cœur renferme de pur et de grand ! On ne saurait citer un homme éminent par son génie, qui ne doive le développement de ce génie à la pauvreté de sa jeunesse.

Cette pauvreté d'ailleurs devient une des sources les plus fécondes de jouissances pour l'homme à qui Dieu permet de sortir de la foule et de prendre place à la tête de la science ou de l'art. C'est avec un ineffable bonheur qu'il reporte ses regards en arrière, et qu'il se dit en songeant à sa mansarde froide et nue : Je suis parti de là seul et inconnu !

Georges Cuvier, cet élève de la pauvreté, aimait à raconter une des premières observations d'histoire naturelle qu'il eût faites lorsqu'il était jeune et précepteur des enfants du comte d'Héricy.

Georges Cuvier et ses élèves habitaient un vieux château du pays de Caux à Fiquainville; la chambre de l'instituteur donnait sur le jardin, et chaque matin, dès le point du jour il ouvrait sa fenêtre, pour respirer à l'aise avant de commencer ses leçons à des écoliers passablement indisciplinés.

Un matin Georges remarque, non sans quelque plaisir, deux hirondelles qui commençaient à construire leur nid à l'angle même de la fenêtre de sa petite chambre. Les oiseaux travaillaient avec l'ardeur et l'activité de deux jeunes amans qui ont hâte de se mettre en ménage. Le mâle allait chercher dans son bec de la terre humide et l'apportait à la femelle, qui pétrissait cette terre, et à l'aide de quelques brins de paille et de foin en édifiait le petit logis avec une adresse merveilleuse. Une fois la bâtisse extérieure terminée, les fiancés recueillirent des plumes, du crin, des feuilles sèches et soyeuses, et partirent ensuite pour s'enfoncer dans un bois voisin, y jouir sans doute en liberté des plaisirs du repos après le travail et abriter sous l'ombre des arbres les mystérieuses joies de la lune de miel.

Quoi qu'il en soit, ils ne songèrent qu'à douze ou quinze jours de là à revenir prendre possession de leur nid.

Hélas ! bien des événemens s'étaient passés depuis cette époque.

Pendant que les deux hirondelles travaillaient avec tant d'ardeur à se bâtir un logis, Georges Cuvier avait remarqué deux moineaux qui, placés à quelque distance sur une cheminée, regardaient faire les autres oisillons, non sans échanger entre eux de petits cris qui semblaient à Cuvier passablement ironiques.

Quand les hirondelles partirent pour leur villégiature, les moineaux ne prirent plus la peine de dissimuler leurs odieux projets : ils s'emparèrent impudemment du nid resté vide et sans propriétaire pour le défendre, et s'y établirent comme s'ils l'eussent construit eux-mêmes. Cuvier observa que jamais les deux moineaux ne sortaient à la fois du nid volé. L'un des usurpateurs restait constamment la tête placée à l'ouverture qui servait de porte, et, avec son gros bec, en interdisait l'accès à tout autre qu'à son compagnon, ou plutôt son complice, appelons les choses par leur nom !

Les hirondelles, après une excursion assez longue, revinrent à leur nid, le mâle, plein d'une joie qui se lisait dans son œil étincelant et dans je ne sais quelle expression fébrile de son vol ; la femelle, un peu languissante et comme appesantie par les approches de la ponte. Vous pouvez juger de leur surprise en trouvant leur nid occupé.

Le mâle, par un mouvement d'indignation et de colère, se précipita sur le nid pour en chasser les envahisseurs, mais il se rencontra face à face avec le redoutable bec du moineau mâle qui se trouvait en ce moment le gardien du logis volé. Que pouvait le bec frêle de l'hirondelle contre cette autre redoutable pince armée d'une pointe double et acérée ? Bientôt, pauvre propriétaire dépossédé et battu, il se retira la tête ensanglantée et le col dépouillé de plumes !

Il revint, l'œil en feu, et tremblant de rage et de honte, près de sa femelle, avec laquelle il parut tenir conseil quelques instants ; après quoi ils s'envolèrent dans les airs et disparurent à tire d'aile.

La femelle du moineau rentra peu après : le mâle lui raconta ce qui s'était passé, l'arrivée, l'attaque et la fuite des hirondelles, non sans accompagner ce récit de petits cris railleurs et fanfarons, qui semblaient à Cuvier des éclats de rire. Quoi qu'il en soit, le ménage ne s'en tint point aux fanfaronnades, car la femelle ressortit pour ramasser à la hâte une plus grande quantité de provisions que d'habitude. Dès qu'elle fut revenue, après avoir terminé ses provisions de siège, deux becs pointus au lieu d'un seul défendirent l'entrée du nid.

Cependant des cris commençaient à se faire entendre dans les airs ; un rassemblement d'hirondelles se forma sur un toit voisin. Cuvier reconnut parfaitement le ménage dépossédé qui racontait à chaque nouvel arrivant le vol impudent du moineau. Le mâle, avec sa tête sanglante et son col dépouillé d'une partie de ses plumes, se faisait remarquer par l'ardeur de ses protestations et de ses appels à la vengeance.

Il arriva bien sur le toit, successivement, deux cents hirondelles.

Tandis que le petit corps d'armée se formait et délibérait, tout à coup un cri de détresse partit d'une fenêtre voisine. Une hirondelle, jeune et sans expérience sans doute, au lieu de prendre part au conseil de ses sœurs, s'était mise à la